Les Éditions TARABUSTE,
une fabrique de la poésie LIBRE

Cet ouvrage traduit l'esprit du colloque éponyme proposé par **Serge Martin** à l'**Université Sorbonne Nouvelle Paris 3** (THALIM & École doctorale 120) en mars 2018.

Tatiana Levy
Éditrice, vigneronne du sensible 9

Didier Cahen
Salut à Tarabuste 15

Françoise Clédat
Sans quoi le poème, Affinités ! 21

Michel Collot
Paysage de Tarabuste 27

Pascal Commère
Pour le dire vite et sans trop insister 41

Jeanne Gatard
Le jardin de Tarabuste 49

Gilbert Lascault
Les Compagnons de Tarabuste et l'Ouroboros 57

Camille Loivier
Une histoire de langues 65

Serge Martin
Les poètes libres... ça tarabuste, alors on colloque 73

Shungo Morita
Commémorer, rythmer : pour une "petite" commémoration ou sur "d'étranges liens" avec Philippe Soupault 81

Alexis Pelletier
Mlash tarabuste 93

Yves Peyré
Le destin de Tarabuste 111

Philippe Païni
Avec James Sacré, les reprises du poème tarabustent 117

Antonio Rodriguez
L'attachement éditorial 131

James Sacré
Merci à Tarabuste 141

Sandrine Bédouret-Larraburu
Tarabuste à Pau / Tarabuste et Pau 145

Guy Perrocheau
Le miracle est la règle 159

Dominique Grandmont
Noir sur ciel 175

GILBERT LASCAULT

Les Compagnons de Tarabuste et l'Ouroboros

Ils sont les Compagnons de Tarabuste, les Aminches du bruit et de la fureur, les Frangins du chahut et du chaos, les Gadjos de la castagne, les Lascars de la marave, les Hamsters de la baston.

Ils traboulent, les Compagnons de Tarabuste. Ils se faufilent dans les labyrinthes. Nomades. Ils errent. Traversent l'univers en des détours permanents. Rarement immobiles. Ne s'arrêtent un instant que pour s'offrir le plaisir de repartir brusquement, de commencer à nouveau un vagabondage que son interruption momentanée transfigure. Ils passent les démarcations.

Ils traitent les obstacles, les limites, avec désinvolture. Avec impatience. Se révèlent passe-muraille, sans toujours s'en rendre compte.

Sur leurs petits chevaux tatars, les Compagnons de Tarabuste parcourent en tous sens la toundra. Et leurs courses hasardeuses dessinent sur la Terre une écriture invisible, la forme des constellations.

Leurs rites sont hommages aux vents et aux tempêtes. Ils sacrifient les singes au simoun, les cygnes au sirocco, les ânes à la tramontane. En l'honneur du mistral, ils fracassent des miroirs. Ils sifflent pour appeler et apprivoiser les cyclones. Ils offrent aux ouragans des ourses noires. Ils dressent des autels dans les déserts et dans les clairières des forêts obscures.

Les Compagnons de Tarabuste sont barons du Tirliberly, ducs du Tohu-Bohu, comtes du Travestissement, princes de la Traverse. Tantôt ils désirent le silence ; plus souvent, ils jouissent du Tintamarre.

Ils entrent en transe entre deux tranchées. Truculents, ils tentent de truander le destin, en trichant aux tarots. Ils tracent des trapèzes sur le sable que bleuit le crépuscule. Trapus, ils traquent les troupeaux de taureaux sauvages et les autruches dorées.

Selon Rabelais, les Compagnons de Tarabuste sont fagoteurs de tabus, incitateurs de querelles et de grabuges. Ils aiment bouger.

Les ravissantes et les malabars de Tarabuste, les gazelles et les zigues brûlent le pavé, dévorent l'espace, se carapatent, jouent des flûtes, trissent, trôlent, affûtent les pincettes ; ils courent ; ils fendent leur compas ; ils mettent les voiles ; ils décanillent ; ils droppent ; ils se tirent.

Sœurs et frères des songes, ils composent les rimes et les rythmes, les consonances et les cadences, les échos et les scansions. Ils ponctuent. Ils mesurent. Ils équilibrent. Ils marquent. Ils tracent les traits et les signes, les stries et les chiffres, les lignes et les griffes.

Compagnons de Tarabuste, ils sont les acrobates du verbe, les funambules, les saltimbanques agiles ; ils jonglent ; ils relancent alternativement les trajectoires des mots et des images. Ils marchent et dansent sur une corde raide ; ils giguent et sautent sur un fil.

Dans le dictionnaire de Littré, « tarabuster » signifie « importuner, contrarier par des interruptions fréquentes, du bruit, des discours à contretemps ». Ainsi, les éditions *Tarabuste* réalisent les contretemps qui ne sont pas des contretemps fâcheux. Ces contretemps sont différents, mêlés, enchevêtrés. Nous arrivons à contretemps, comme un chien dans un jeu de quilles ; mais le chien joyeux s'amuse parmi les quilles hétérogènes et plaisantes... Les tons aigus ou graves, les silences, les stridulations, les bruits s'entrelacent.

Grâce à *Tarabuste*, les poésies et les fictions disparates constituent des polyphonies, des combinaisons de voix diverses simultanément... un contrepoint (en musique) superpose des dessins mélodiques... La création vit ici à contre-jour ou à contre-nuit.

Nul regret ne les taraude, eux, les Compagnons de Tarabuste. Nul remords ne les traverse, ne les dévore. Ne se tracassent pas. Jamais.

Jamais ou presque. Ne sont pas facilement troublés, bouleversés. Perturbateurs plus que perturbés, les Compagnons.

Haïssent la tristesse. En la tristesse, écrit Descartes, dans les *Passions de l'âme* (1649), « le pouls est faible et lent ; [...] on sent des liens autour du cœur, qui le serrent, et des glaçons qui le gèlent et communiquent leur froideur au reste du corps ». Ne se sentent pas oppressés, pas ligotés, les Compagnons de Tarabuste. N'ont pas de glace dans le cœur, mais une flamme, tantôt timide, tantôt intense. Sont du côté de l'allégresse, les Compagnons. Leur pouls est rapide.

Taratata ! Dans un dictionnaire, c'est une onomatopée qui exprime l'incrédulité, la défiance, le mépris : « Taratata, vous parlez toujours. Ce serait trop commode. À d'autres ! »

Ou bien, vous écoutez le premier acte de *Carmen* (1875) de Georges Bizet. Les gamins accompagnent la marche des soldats de la garde montante : « Avec la garde montante / Nous arrivons, nous voilà... / Sonne, trompette éclatante, / Ta ra ta ta, ta ra ta ta... » Ainsi, avec la garde montante, les poètes et les artistes de *Tarabuste* chantent : « Ta ra ta ta... » Et la trompette est éclante...

Puis c'est l'*Ouroboros*. Il représente un serpent qui se mord ou qui « avale sa queue ». Sous une forme animale, le cercle incarne « l'éternel retour », en une perpétuelle répétition. Par sa mue, le serpent « se rajeunit perpétuellement ». Cette forme circulaire emporterait les notions de la perfection et de l'éternité. Un renouvellement repasse sans cesse par les morts et les résurrections, par les désirs recommencés. L'*Ouroboros* est l'illimité, l'indéfini.

Ainsi Tarabuste (par Djamel Meskache, Claudine Martin, Tatiana Levy) publie un grand nombre d'ouvrages de Louis Calaferte (1928-1994). Sans cesse, Calaferte a inventé de très nombreux ouvrages : des récits, des poèmes, des pièces de théâtre, des journaux intimes, des essais ; parallèlement il forme des peintures, des sculptures, des objets hétérogènes et troublants. Amoureux des femmes, hanté par une enfance solitaire, ivre du langage flamboyant, ivre de la jouissance, il rêve et créé.

En 1964, Louis Calaferte rédige le chant OurObOrOs, qui est à la fois un psaume d'Éros, un oratorio, une épopée du langage métamorphosé, un cantique du désir. Le 17 février 1964, dans ses carnets, il est joyeux : « Large, profonde vague d'inspiration qui me soulève, m'exalte, m'oppresse en écrivant OurObOrOs. »

À certains moments, le Chant comporte quatre-vingt-dix pages. Puis il est resserré, plus intense. Louis Calaferte écrit alors : « OurObOrOs est *illisible* sur une durée de trente ou cinquante pages. À la vérité, il n'est lisible (c'est-à-dire *recevable*) que par bouffées, bouffées émotionnelles. » Et, toi, tu pourras le lire, l'écouter, aussi, avec des instants « d'extase », avec des effarements, avec des émois, avec un bouleversement.

En 1965, Maurice Nadeau reçoit OurObOrOs. Il en publie un extrait dans la revue *Les Lettres Nouvelles* (mars-avril 1965). Et en 1995, Tarabuste publie OurObOrOs. Par la suite, de 1998 à 2005, Tarabuste édite dix nouvelles versions d'OurObOrOs avec des typographies différentes et des illustrations divergentes. Interviennent les artistes : Érik Dietman, Paul-Armand Gette, Kate van Houten, Philippe Cognée, Jean-Louis Gerbaud, Bernadette Genée et Alain Le Borgne, Ian Tyson, Françoise Quardon, Jean-Luc Parant, Carmelo Zagari. Les artistes illustrent le cantique de Louis Calaferte ; ils l'enluminent.

Ce Chant de Louis Calaferte, OurObOrOs, tresse des phonèmes hétérogènes pour imaginer des mots nouveaux qui chavirent, des sons-sens et des sons sans sens, des onomatopées, des râles, des halètements, des souffles, des soupirs, des haleines mêlées, des odeurs suggérées. Le verbe de Louis Calaferte est à la fois cousin de celui de James Joyce (*Finnegan's Wake*, 1939), de celui d'Antonin Artaud, de celui d'Henri Michaux ; et ils sont tellement différents.

« Et le Verbe s'est fait chair / et il a habité parmi nous » dit l'Évangile selon Saint Jean. Et le texte de Louis Calaferte invente des mots nouveaux pour imaginer des gestes d'amour, des attitudes, des positions, pour exciter les corps, les embraser, les attiser, les exacerber,

les exalter. Les verbes de la poésie de Louis Calaferte deviennent la chair qui serait à la fois sensuelle et mystique. Ces mots naîtraient de l'Éros et ils l'exaspéreraient.

L'OurObOrOs connaît l'instant qui devient l'Éternité. Il privilégie l'immédiat qui devient l'Infini. L'érotique et le spirituel se nouent.

Dans les cadences d'OurObOrOs, tu murmures une mélopée amoureuse, une mélodie voluptueuse. Tu sanglotes. Tu énonces des consonnes labiodentales (*f.v*). Tu soupires. Tu articules les mots imaginaires à travers les lèvres et les dents, par la bouche. Tu unis les verbes et les baisers. Tu suggères les énigmes de l'acte d'amour. Tu exprimes une épopée irrévélée d'Éros. Tu récites les litanies langoureuses et ardentes des corps amoureux, impatients et apaisés, âpres et heureux. Tu imagines des tensions et des détentes, des attentes et des relâchements, l'espérance et la décharge.

Alors, tu erres parmi les mots inventés de Louis Calaferte ; tu mêles des syllabes égarées et parfois tu devines les mots connus : la vulve, le vagin, les lèvres, la verve, la verge, la vierge, le vivace, la voile, la voix, la sylve, les volutes, se lover, l'olive, le nouveau, le vide, la vie, les ovales, le violet, la volupté, la fièvre... Ainsi, les versets de Louis Calaferte sont des messages sibyllins, des logogriphes. Ils découvrent en partie les mots connus des dictionnaires habituels à partir des mots-valises, des à-peu-près, des contrepèteries, des homophonies inexactes, des syllabes chahutées, des sons bouleversés et bouleversants. Le V évoque le triangle pubien, une émouvante signature toison de la féminité. Ou bien, le V serait un papillon posé sur une fleur qui ouvre, ferme, rouvre ses ailes. Ou encore, une femme écarte les jambes comme un V.

« J'immurge ! » La dernière ligne d'OurObOrOs de Louis Calaferte est un cri de jouissance qui serait peut-être un hurlement, peut-être un murmure violent, peut-être un sanglot, peut-être un rire, peut-être une onomatopée énigmatique. Le dernier verbe du texte termine l'acte d'amour et l'acte d'écrire. Le verbe est un or-

gasme, une orgie d'or, une toccata et une fugue pour orgue. Il est un achèvement, une fin, une conclusion, une apothéose, un couronnement, une gloire, un terme, un accomplissement, une clausule, une décharge, une énergie consumée. Il annonce un retour futur, un nouveau recommencement, un rebondissement. Il attend un retentissement, un réveil, une renaissance, une résurrection...

Et les camarades tarabusteront...

Ou bien, en 2014, Tarabuste publie une estampe du dessinateur Dimitri Miskiewicz. Cette estampe s'intitule « *Vélocypédie I* ». Rapide, un vélo délirant roule véloce, sans but, vers l'horizon. La bicyclette avance fissa, tout berzingue. Elle bondit. Elle s'élance. Le vélo est l'orage, le cyclone, la foudre.